

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **La chair humaine** **Fin avril 2000**

Suzanne Robert

---

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32682ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Robert, S. (2000). La chair humaine : fin avril 2000. *Liberté*, 42(3), 87–100.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hors les murs

## La chair humaine

(fin avril 2000)

Suzanne Robert

... On tira à la courte paille  
Pour savoir qui serait mangé...

« Il était un petit navire »

Troisième suicide en moins d'un an à Sainte-Enclave-des-Lacs<sup>1</sup> : une nuit, tôt au printemps, le voleur de bois<sup>2</sup> s'est suicidé d'une balle de carabine. Je l'avais aperçu quelques semaines auparavant en compagnie d'un autre homme dans son pick-up rouge maintenant rouillé ; ils entraient systématiquement dans toutes les allées des maisons bordant le Lac-du-Vent-qui-tourne et en ressortaient sans être descendus de voiture. À la recherche de quoi ? De cordes de bois, encore ? Qui sait ce qui se passait dans la tête de ce garçon à la double vie, l'une « rangée », avec femme, enfant et travail, et l'autre – celle dont j'avais été par hasard témoin – faites d'activités louches et de petits larcins. Depuis son passage sur la presqu'île en 1996, le voleur de bois avait coupé sa longue chevelure sombre et son visage s'était affermi, le rendant moins enfantin, plus banal peut-être. Je me demande quelle partie du corps la balle de carabine a fait éclater en mille fragments, si c'est le ventre ou si c'est le visage qui a reçu l'impact – ô ces yeux dorés, la pâleur de ce front angélique, aussitôt volés en éclats ! « Voler, voler ton ciel éclaboussé de sang / Et faire un seul chef-d'œuvre avec les morts cueillies<sup>3</sup>. » Pendant qu'aujourd'hui passent haut dans le froid du ciel les formations de

<sup>1</sup> Voir *Liberté* n° 244, p. 124.

<sup>2</sup> Voir *Liberté* n° 246, p. 72.

<sup>3</sup> *Le condamné à mort* de Jean Genet.

bernaches avec leurs cris de chiens et que les balbuzards fendent le miroir du lac pour pêcher, pendant que le grand héron lance au-dessus du marécage son croassement rauque et grave, inquiet de voir planer sous lui son ombre de ptérodactyle, le regard brisé du jeune voleur déjà achève de pourrir. La dualité et la mort semblent sceller le destin de Sainte-Enclave comme une fatalité, comme la conséquence d'une disgrâce originelle, d'une misère fondatrice qu'un mauvais sort s'amuserait à répandre depuis, dans un nombre infini de versions sordides.

La mémoire collective de Sainte-Enclave-des-Lacs a conservé, entre autres souvenirs troubles, celui d'un épisode lugubre de son histoire. C'était en 1945. Quelques mois auparavant, plus exactement le 30 novembre 1944, pendant la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs jeunes Enclaviens avaient reçu un avis de conscription, « leur notice » comme on le disait à l'époque, les sommant de se présenter au quartier général des Forces armées à Saint-Jérôme le 15 janvier suivant. Cinq d'entre eux choisirent la désertion. Il s'agissait des deux frères Lacombe (Joseph et Jean), de Régimbald Tessier, d'Yvon Lafrenière et de Rodrigue Charbonneau. C'est au père de ce dernier, un *jobber* (exploitant forestier) prospère, maire du village au moment du drame, que les conscrits déserteurs dérobèrent le *snow-mobile* B8<sup>4</sup> dans lequel ils s'enfuirent le 6 janvier 1945, en plein cœur de la nuit des Rois.

Ils apportaient avec eux des bidons d'essence et des provisions, et chacun avait avec lui sa carabine et des munitions. Par les chemins forestiers, se guidant à l'aide de la vieille boussole de Régimbald Tessier, ils filèrent franc nord. Les phares du B8 éclairaient des forêts opaques, des lacs blancs, des vallées encaissées entre des flancs montagneux. L'aube des Rois se leva sur des paysages glacés. Le jour passa, puis le soir vint. Les chemins forestiers se faisant de plus en plus rares, les déserteurs se frayèrent un passage étroit dans les clairières et en bordure des marais et des lacs. Ils s'arrêtaient à peine, et jamais la nuit, à cause de leur peur des loups – Jean Lacombe avait été attaqué l'année précédente par un loup solitaire juste à l'est du village. Ils dormaient à tour de rôle, mangeaient à tour de rôle, pilotaient le B8 chacun leur tour.

Toutes semblables, les journées passaient rapidement, avalées par la fuite. Les déserteurs avaient quitté Sainte-Enclave depuis bientôt quatre jours lorsqu'une période de dégel s'installa dans la région où ils se trouvaient. Ce jour-là, vers midi, sous un soleil radieux qui ré-

---

<sup>4</sup> Grosse motoneige de l'époque, fabriquée par Joseph-Armand Bombardier, pouvant transporter huit personnes ; également appelée « autoneige ».

chauffait l'air et illuminait l'hiver, ils s'étaient engagés sur un immense lac au centre duquel ils aperçurent une petite île boisée. Ils décidèrent de s'y arrêter jusqu'à la tombée de la nuit pour profiter de la douceur du temps. De toute façon, la fonte empêchait les patins du B8 de glisser aisément et il valait mieux attendre que le soleil se couche et redonne sa place au froid.

Le B8 s'engagea sur le lac. Il allait bientôt atteindre le rivage de l'île lorsque la glace sur laquelle il glissait se fissura, formant un large bloc mobile ; à cause du poids de la machine, le pan se souleva presque à la verticale dans un bouillonnement d'eau glacée. C'est du moins l'hypothèse que firent les policiers chargés de l'enquête.

Puisque l'avant du *snowmobile* se trouvait sur la partie émergeante du bloc de glace, le moteur tournait encore. Petit et agile, Rodrigue Charbonneau réussit à atteindre le câble du treuil ; il sauta adroitement sur la glace et tira le câble métallique jusqu'à la rive de la petite île où il le fixa à un gros tronc d'épinette. Si les fuyards réussissaient à faire bouger lentement le B8 pour que son poids fasse s'abaisser la plaque glacée sur laquelle il tenait en équilibre, ils pourraient peut-être le faire avancer ensuite jusqu'à l'île et y attendre la reprise des grands froids.

Yvon Lafrenière, aux commandes du B8 lors de l'accident, actionna alors le treuil. Pendant qu'à l'avant du véhicule Régimbald Tessier tentait de faire contrepoids, les deux frères Lacombe exercèrent une poussée à l'arrière, mais ils glissaient constamment vers l'eau glacée. Au moment où, au grand soulagement des naufragés, le *snowmobile* commençait à bouger et à abaisser le bloc de glace, le câble du treuil se cassa et sectionna la jambe gauche de Régimbald Tessier qui s'évanouit et tomba dans les eaux froides du lac où il se noya sans avoir repris conscience. Le bris du câble fit reculer le B8 sur les frères Lacombe ; Joseph se retrouva à l'eau, où il se débattit inutilement avant de couler à pic ; Jean, quant à lui, eut un pied coincé dans l'un des engrenages de la machine qui lui broya tranquillement les os.

Yvon Lafrenière avait réussi à dégager Jean Lacombe et à le hisser doucement sur le toit du *snowmobile*. Le pied de Lacombe pendait comme un lambeau de chair détaché du corps. Dans l'après-midi, un vent glacial balaya le lac et les glaces semblèrent vouloir se ressouder. À la nuit tombante qu'éclairait le feu de grève alimenté par Charbonneau sur l'île, Lafrenière prit Jean Lacombe sur son dos et, après des efforts inouïs, parvint sur la rive avec le blessé agonisant.

À la fin du printemps, préparant les voies de drave (ce qui consistait à élever le niveau des cours d'eau en créant des barrages) dans la région du drame, deux exploitants forestiers qui descendaient une rivière dans une large chaloupe débouchèrent sur le lac où ils aperçurent bientôt la petite île et le B8 à demi enfoncé dans la vase, ainsi qu'une sorte de minuscule cabane en partie effondrée. Ce qu'ils virent là-bas, une fois descendus sur la rive, dépassait l'entendement et le récit pathétique qu'ils en firent, tout autant que les conclusions de l'enquête policière, hantent encore la mémoire de Sainte-Enclave. Les forestiers racontèrent que deux hommes étaient étendus l'un près de l'autre, le premier (Yvon Lafrenière) couché sur le ventre, un trou de balle dans le dos, le second (Rodrigue Charbonneau) affaissé sur lui-même, une carabine à ses côtés, un trou de balle dans la gorge et le visage éclaté ; un troisième homme (Jean Lacombe), face contre terre, la tête couverte de quelques branches de sapin, avait un pied arraché et les fesses découpées et décharnées (il semble que les êtres humains devenus anthropophages à cause de la famine commencent toujours par manger cette partie du corps humain, parce qu'elle est plus tendre, mais aussi plus anonyme). Dans son rapport final, la police conclut que Lafrenière et Charbonneau, pour survivre, s'étaient nourris du cadavre de Lacombe ; Charbonneau avait plus tard, pour des motifs inconnus (compassion, compétition, découragement, folie ?), assassiné Lafrenière d'une balle de carabine dans le dos pour ensuite se suicider.

Est-ce là, dans cette histoire de cannibalisme, de meurtre et de suicide, dans ce secret du peuple enclavien, dans le poids dont ce repli de l'histoire alourdit son passé, qu'il faut trouver l'un des fondements de son âme recluse et méfiante à l'égard du monde, de son être toujours entravé, empêché, assujéti, de son insondable inertie, de son incapacité à s'extirper du borbier originel ? Cette histoire d'anthropophagie, la façon dont Sainte-Enclave entretient son souvenir tout en le taisant et la manière dont elle s'en sert comme ciment de l'appartenance tribale, c'est l'incarnation même de l'âme enclavienne, faite de fuite et de solitude, de faim et d'horreur, c'est l'allégorie des contraintes intrinsèques qui baïllonnent son esprit, c'est l'illustration de son impuissance, de sa défaite et de son hostilité. Si seulement, à partir de cet événement longtemps enfoui dans les strates fossiles de leur être collectif, on pouvait en arriver à décrypter la prédisposition des Enclaviens pour l'inimitié, pour les conflits sourds, latents, pour les antagonismes mythiques soigneusement entretenus – par exemple, entre Enclavés et Désenclavés<sup>5</sup> –, pour la suspension systématique et pour les haines éternellement inexprimées. Si l'on pouvait seulement saisir dans cet événement passé la cause de toute l'amertume qui leur vient à la bouche comme un relent de fiel lorsqu'un « étranger » cherche alliance avec eux. Derrière chaque En-

clavien à qui, mal à l'aise, vous adressez la parole, il y a une ombre gigantesque et double : celle, le poing levé, d'un esprit courroucé qui a faim de votre anéantissement total et immédiat, et celle, vaincue, du fantôme dépecé d'un déserteur. Telle est la nature hésitante de l'âme enclavienne qu'elle oscille perpétuellement, dans tous les aspects de son existence, entre deux états extrêmes ; à l'un des pôles, un désir agressif provoqué par la faim et, à l'autre extrême, un immobilisme atavique, résultat d'une famine séculaire jamais surmontée. Alors, en désespoir de cause, au cœur même de l'irréconciliable, l'affamé se dévore lui-même ; la victime masque le bourreau, et inversement.

ooo

Le cannibalisme est le fait de se nourrir des membres de sa propre espèce, soit après les avoir soi-même tués, soit après les avoir trouvés morts. Phénomène normal chez plusieurs vertébrés inférieurs et invertébrés, il se retrouve pourtant très peu chez les oiseaux et les mammifères, et même chez les mammifères carnivores. Il constitue souvent une réaction à l'accroissement indu de la population, ainsi qu'à la disponibilité décroissante des ressources alimentaires ; il permet alors la survie de l'espèce grâce aux cannibales qui en assureront la reproduction, autrement compromise. Chez certaines espèces, le comportement cannibale peut tout simplement être stimulé par la présence d'une proie facile. Par contre, on connaît au moins une espèce de poissons (*Pœcilopsis*) où la future victime incite elle-même un membre de son espèce à la dévorer ; on connaît également certains insectes (dont une sauterelle australienne) qui, lors de migrations massives, répondent par le cannibalisme aux effets du stress. Le cannibalisme comporterait une composante génétique, peut-être dominante ; chez certaines populations (de cafards, de têtards, de poissons, etc.), des souches cannibales montrent une morphologie légèrement différente du modèle général ; chez d'autres, le comportement cannibale est relié au sexe. De plus, un tel trait comportemental semble se transmettre à la progéniture par les géni-

---

<sup>5</sup> C'est-à-dire entre « nés ici » et « nés ailleurs ». Les Enclaviers semblent détenir de façon innée toute la subtilité de ces connaissances typologiques. Car il faut dire que la typologie enclavienne est en fait beaucoup plus raffinée que ce que l'on y voit au premier abord ; il y a en effet dans cette classification toute une gamme de sous-catégories incluant, par exemple, les « nés ailleurs de parents nés ici » et, inversement, les « nés ici de parents nés ailleurs » ; la gamme des sentiments enclaviers envers chacune des sous-catégories varie également. Il n'en reste pas moins que la grande classe des Enclavés (ou de ceux que la typologie considère comme tels selon des critères complexes) s'oppose, dans l'esprit enclavien, à la grande classe des Désenclavés. La haine du paysan contre le propriétaire du sol connaît à Sainte-Enclave-des-Lacs une variante de taille, car c'est le « paysan » enclavé qui a vendu la quasi-totalité de son sol aux actuels possesseurs désenclavés. Le remords de la mévente nourrit-il la haine enclavienne ?

teurs, que ce soit par les deux parents ou par un seul. On a aussi remarqué que la propension au cannibalisme croît de façon inversement proportionnelle au degré de proximité génétique entre le prédateur et la proie éventuels : plus les liens génétiques sont étroits entre deux individus, moins tend à s'exercer le comportement cannibale de l'un par rapport à l'autre. Pour ce qui est du cannibalisme humain, il est fort difficile de formuler des hypothèses et d'apporter des conclusions. L'expérimentation étant ici exclue, il faudra nous contenter d'événements déjà produits. Mais l'on peut d'ores et déjà penser que, fait passablement incontestable, la cause la plus courante de l'anthropophagie humaine a été la survie.

« Pendant un hiver particulièrement dur, alors qu'un blizzard continu soufflait sur la mer de la Reine Maude<sup>6</sup>, une famine survint chez les Ukjulingmiut », raconte l'ethnologue Knud Rasmussen en 1931<sup>7</sup>. Ils tentèrent d'atteindre le détroit de Simpson pour y pêcher, mais en cours de route beaucoup d'entre eux moururent de froid et de faim ; les cadavres furent mangés par les vivants et, par la suite, plusieurs parmi ces pauvres gens devenus à moitié fous tuèrent délibérément leurs semblables pour se nourrir. Rasmussen rapporte également le récit que lui fit le chaman Samik alors qu'il répondait aux interrogations de l'ethnologue au sujet des pratiques infanticides des Inuits : un jour, il y eut une grave famine dans la population netsilik ; pendant la famine, une femme nommée Nagtok donna naissance à un enfant alors qu'autour d'elle les gens de sa famille mouraient de faim ; elle se dit que cet enfant n'avait rien à faire dans ce monde et que, de toute façon, il ne survivrait pas puisqu'elle ne pourrait pas le nourrir ; alors elle l'étrangla et permit qu'on le mît à geler dehors et qu'on le mangeât ensuite<sup>8</sup>.

Certaines famines ont des causes accidentelles, comme celle des déserteurs enclavés ou celle qu'occasionna l'accident aérien survenu en 1972 dans les Andes enneigées où les rescapés, pour la plupart membres d'une équipe de football uruguayenne, se nourrirent pendant plus de deux mois de la chair des passagers décédés, après quoi certains d'entre eux, apportant comme provisions un peu de chair humaine congelée, réussirent à franchir les sommets pour demander de l'aide dans un village andin. Au cours de l'histoire de l'humanité, des famines ont été provoquées par l'imprudance ou l'inconscience de toute une population, comme ce fut le cas pour les

<sup>6</sup> Au nord du Nunavut.

<sup>7</sup> The Netsilik Eskimos, Reports of the Fifth Thule Expedition, vol. VIII, Copenhagen, p. 120. (Trad. de l'auteur.)

<sup>8</sup> *Idem*, p. 138.

habitants de l'île de Pâques, cette île dont le mystère entourant les sculptures herculéennes dissimule une réalité moins reluisante, soit le désastre écologique qui décima sa population.

L'île de Pâques, la plus isolée sur la planète, n'a que 118 km<sup>2</sup>. Elle se situe à plus de 3220 km à l'ouest du continent le plus proche, soit l'Amérique du Sud, et à 2250 km d'une île habitable, soit celle de Pitcairn, actuellement habitée par les descendants des mutins du Bounty. De nos jours, elle compte environ deux mille habitants. Son nom lui a été légué par l'explorateur hollandais Jacob Roggeveen qui la découvrit le jour de Pâques (5 avril) 1722. Il la décrivit, malgré son climat doux et son sol très fertile puisque d'origine volcanique, comme une étendue couverte d'un foin jaune brûlé et ne comportant aucun arbre ou buisson de plus de trois mètres. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle apparaît encore aujourd'hui, mais l'étude de son passé révèle une tout autre réalité écologique. Des études paléobotaniques ont montré que, il y a trente mille ans et jusqu'à l'arrivée des premiers humains (sans doute vers 400 après J.-C.), lesquels venaient vraisemblablement de Polynésie, l'île se couvrait d'une riche forêt subtropicale où dominait une variété de palmier chilien atteignant trente mètres de haut et presque deux mètres de diamètre, et dont les fruits produisaient du sucre et du sirop. Dès son arrivée, la population se nourrissait d'une faune abondante : vingt-cinq espèces d'oiseaux marins et indigènes se reproduisaient sur l'île ; les marsouins et les phoques nageaient dans ses eaux côtières ; et des poulets et des rats apportés par la colonisation constituaient une faune terrestre populeuse et disponible. On faisait cuire les repas sur des feux de bois ; on se servait des arbres pour construire des maisons et des embarcations de pêche ; quand on se mit à sculpter d'immenses visages monolithiques, on les transporta aux lieux voulus à l'aide de longs traîneaux de bois. Dès l'an 800, la forêt commença à dépérir et déjà au XV<sup>e</sup> siècle, le palmier chilien avait complètement disparu de l'île, les arbres matures ayant servi aux usages humains et les jeunes pousses ayant été dévorées par les rats. La forêt disparaissant, les cours d'eau insulaires se sont asséchés, la faune s'est éteinte, la pêche hauturière a cessé par manque de matériaux pour construire des bateaux. Les insulaires ont alors intensifié leur élevage de poulets qu'ils faisaient cuire sur des feux d'herbes et de joncs, mais peu à peu, ils n'eurent plus de quoi nourrir les poulets. Il ne leur resta plus que les rats. Et bientôt, ils furent réduits au cannibalisme. Les restes de table de cette époque (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles) montrent quantité d'os humains. L'effectif de la population se ressentit fortement de la famine et, vers 1700, il ne restait plus que quelques clans rivaux réfugiés dans des cavernes et dévorant leurs ennemis. On ne sait combien d'années dura la phase anthropophagique des insulaires et l'explorateur Roggeveen n'en fait aucune mention. Vers 1770, les clans



commencèrent à détruire les monolithes claniques et, vers 1864, la dernière statue s'effondra. Aujourd'hui encore, « les traditions orales des insulaires sont imprégnées de références au cannibalisme ; la raillerie la plus provocatrice que l'on peut lancer à un ennemi est très révélatrice à cet égard : « La chair de ta mère colle entre mes dents<sup>9</sup>. »

Alors que la famine de l'île de Pâques a été provoquée par le gaspillage des ressources vitales, d'autres disettes ont plutôt été la conséquence de volontés politiques. Ainsi survint la famine de 1921 dans la région de la Volga, en Russie. Pour accélérer la révolution prolétarienne, Lénine prône dès 1918, en plein troubles civils, un « communisme de guerre » visant à augmenter rapidement le rendement de l'industrie tout en assurant le ravitaillement des soldats et des villes par les campagnes. Pour soumettre ces dernières, il abolit les grandes propriétés rurales que détiennent des paysans aisés (ou *koulaks*) ; la paysannerie en subit le contrecoup et entre dans une période de profonde désorganisation. La guerre civile, remportée par les bolcheviks, a plongé le pays dans une grave crise économique où règne désormais le troc ; l'armée se voit obligée de réquisitionner chevaux, charrettes et céréales dans les campagnes où les paysans, ainsi démunis, commencent à mourir de faim. Vers 1920, les habitants des villes, affamés eux aussi, s'enfuient vers les campagnes à la recherche de nourriture pendant que leurs maisons abandonnées fournissent du bois de chauffage à ceux qui restent. Les trains venant des villes débordent de familles entières, amaigries et désorientées, et les campagnes regorgent de gens armés de haches et de gourdins qui rôdent en quête de nourriture. Entre 1917 et 1920, Moscou a perdu la moitié de sa population – le 20 février 1920, la seconde fille de la poétesse Marina Tsvetaïva, Irina, âgée de deux ans, meurt de malnutrition. L'hiver très rude de 1921 provoque une famine inimaginable, surtout dans la région de Tambov (au sud de Moscou) et le long de la Volga ; au cours des années 1921 et 1922, la disette et la maladie emportent plus de cinq millions de personnes. Les chiens errants dévorent les cadavres ; les enfants, décharnés, aux membres desséchés, au ventre gonflé comme un ballon, croquent avidement des racines ; on observe une quantité inouïe de cas de cannibalisme (voir photo). Cette famine meurtrière fut l'un des facteurs déterminants de la révolte, en février 1921, des marins de Kronstadt<sup>10</sup> contre les injustices du règne de Lénine.

<sup>9</sup> Jared Diamond, « Easter's End », dans le magazine *Discover*, août 1995, p. 68.

<sup>10</sup> Base navale sur l'île fortifiée de Kotline dans le golfe de Finlande.

« Au marché, le 21<sup>11</sup> au matin, les morts étaient rassemblés comme des tas de chiffons, dans la boue et dans les excréments humains le long de la palissade qui borde la place vers le fleuve. Le 23 au matin, j'en ai compté 51. Un bébé tétait le sein de sa mère morte, au visage gris. Les gens disaient : « Ce sont les boutons du printemps socialiste », écrit Sergio Gradenigo, consul royal d'Italie à Kharkov, en Ukraine<sup>12</sup>. Nous sommes en 1933 sous la dictature de Staline, en Ukraine où les paysans ont été dépouillés de leurs biens de façon plus draconienne qu'ailleurs sur tout le territoire. La très forte résistance à la collectivisation des fermes poussa le dictateur, qui en outre soupçonnait les Ukrainiens d'un nationalisme exacerbé, à augmenter ses exigences : il réclama une production de plus de sept millions de tonnes de céréales ukrainiennes, acculant ainsi la population à la famine, une famine résultant de raisons d'état tout à fait artificielles puisque le pays ne manquait pas de blé ; celui-ci continuait non seulement à être exporté à l'étranger (deux millions de tonnes exportées en 1932, et la même quantité en 1933) et à nourrir grassement les responsables du Parti, mais de plus pourrissait dans des décharges gardées par la police secrète. La famine artificiellement créée avait pour unique but le génocide ukrainien. Staline envoya là-bas des groupes de militants chargés de dépister les paysans qui cachaient une partie de leur récolte pour se nourrir ; il fit fouiller systématiquement les caves et les greniers et installer des postes d'observation surélevés au-dessus des champs.

La famine gagna bientôt les villes d'Ukraine. À Kiev et à Kharkov, entre autres, des charrettes sillonnent alors les rues pour ramasser les cadavres. « Pour ma part, je peux témoigner que, après minuit, j'ai vu passer devant le consulat des camions chargés de dix à quinze cadavres. [...] le camion a stationné devant la palissade et deux préposés, munis de fourche sont entrés pour chercher les morts. J'ai vu ramasser par terre lesdites fourches, sept personnes, c'est-à-dire deux hommes, une femme et quatre enfants. [...] Un des deux préposés m'a dit : « Chez vous, vous n'en avez pas, n'est-ce pas<sup>13</sup> ? » Sans espoir de survie à la campagne, les paysans affluent vers les villes, où souvent ils abandonnent leurs enfants dans l'espoir qu'on viendra à leur secours, et retournent mourir à la campagne, de sorte que les dirigeants urbains sont aux prises avec des milliers d'enfants affamés. À Kirovograd, on les rassemble dans un camp en plein air, d'où fusent jour et nuit des cris effrayants. À Kharkov, on les amène d'abord à un poste de police, et ensuite : « Vers minuit, on commen-

<sup>11</sup> Du mois de mai.

<sup>12</sup> Dans « Lettres de Kharkov », *Documents, cahiers du monde russe et soviétique*, vol. XXX (1-2), 1989. (Sur le site fourni par le serveur Copernic au terme « cannibalisme », n° 18 : Cliotexte.)

<sup>13</sup> *Idem*.

ce à les transporter en camion à la gare de marchandises de Severno Donec. C'est là qu'on rassemble aussi les enfants recueillis dans les villages, ou trouvés dans les trains, les familles de paysans, les personnes isolées plus âgées, ratissées en ville pendant la journée », écrit encore le consul italien. Là, des médecins font une sélection : ceux qui ont une chance de se remettre iront dans un camp de baraques où logent déjà 8000 personnes (il en meurt une centaine par jour) nourries de lait et de soupe ; les autres sont parqués dans des trains de marchandises et envoyés à la campagne sur des voies secondaires abandonnées où ils meurent entassés dans les wagons. « Devant la maison de monsieur Ballovich, poursuit le consul d'Italie, un vieux monsieur à l'allure distinguée s'est penché tout d'un coup sur un tas de copeaux et en a avalé une poignée<sup>14</sup>. » Il écrit encore : « De Sumi<sup>15</sup>, un komsomolec<sup>16</sup> écrit à une jeune fille de Kharkov que les familles tuent les enfants les plus petits et les mangent. » Il n'y eut que trois cent vingt-cinq cas de cannibalisme déclarés et punis en Ukraine à cette époque, la police n'ayant certes pas été pressée de condamner ce qui, entre autres moyens, permettait au dictateur d'éliminer des Ukrainiens...

Docteur en littérature anglaise, spécialiste de Shakespeare, inscrit en littérature comparée à Paris pour y étudier l'influence sur la littérature française du Prix Nobel japonais Yasunari Kawabata (1968), l'étudiant Issei Sagawa, fils d'un riche industriel japonais, fait la rencontre à Paris en 1981 de Renée Hartewelt, une Néerlandaise de vingt-cinq ans, lors d'un séminaire sur le dadaïsme. Sagawa, petit, malingre, solitaire, s'éprend de l'étudiante, s'immisce dans son groupe d'amis, puis réussit à dîner en tête-à-tête avec elle. Quelques jours plus tard, il achète dans une librairie de la rue de Rennes un livre de poésie expressionniste allemande ; il demande à la jeune femme de venir enregistrer ces poèmes pour lui, chez lui, rue Erlanger. Elle accepte. Le jeudi 11 juin 1981, elle s'installe devant le magnétophone et se met à lire à haute voix. Sur la bande qu'on écouterait plus tard, on entend très précisément le coup de feu, amorti par le silencieux dont est munie la carabine de Sagawa, puis le bruit mat du buste qui s'abat sur le livre ouvert. Sagawa renverse Renée sur le sol, surpris de tout ce sang qui se répand autour d'elle ; il essaie de mordre le corps, mais la peau, la blanche peau qui a tant attiré l'étudiant japonais, résiste. Il se servira d'un couteau pour découper les meilleures parties du corps : les fesses et les cuisses. Il mangera quelques morceaux crus ; il fera ensuite cuire les lèvres, les mollets. Pour ne pas oublier, il prendra une trentaine de clichés au polaroid tout en écoutant sans

---

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> Soumy, ville d'Ukraine.

<sup>16</sup> Membre d'une ferme collective.

arrêt la cassette d'où s'élève la voix « aimée ». Quelques jours après, il débite le corps, jette les vêtements, remplit deux valises avec les restes mutilés (il en a conservé quelques-uns au frigo) et se rend en taxi au Bois de Boulogne – « Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne<sup>17</sup> » – où il abandonne les valises. Plus tard, grâce au chauffeur du taxi, les recherches policières mèneront jusqu'à lui. Au procès, on prononcera un non-lieu ; Sagawa sera interné en asile psychiatrique, d'abord en France, puis au Japon.

« Que votre corps que j'ai mangé et votre sang que j'ai bu restent attachés à mes entrailles. [...] Faites que la réception de votre corps, que j'ose me permettre malgré mon indignité, ne tourne pas à mon jugement et à ma condamnation. [...] Délivrez-moi par ce corps auguste et par votre sang de tous mes malheurs et du mal universel. [...] Nous offrons à votre souveraine majesté ce que nous tenons comme don et présent : la Victime pure, la Victime sainte, la Victime sans tache. » À qui donc doit-on attribuer ces paroles, d'une si haute sensualité qu'on les dirait de la bouche d'un anthropophage amoureux ? À Issei Sagawa ? Ou à quelque adorateur d'un culte dit primitif ? Que non ! Ce sont les prières sacrificielles<sup>18</sup> qui suivent le célèbre « Prenez et mangez-en tous. Car ceci est mon corps. [...] Prenez et buvez-en tous. Car ceci est le calice de mon sang [...] » de la messe catholique. L'eucharistie, sorte de cannibalisme symbolique, est protégée de la vulgarité des anthropophagies propres à certaines religions païennes par le savant phénomène de la transsubstantiation, c'est-à-dire par une façon de virtualiser le réel tout en conservant au virtuel les langages et les buts d'origine. Manger le corps virtuel de leur dieu jadis incarné (le Verbe s'étant fait chair) constitue peut-être pour les catholiques une innovation dans l'histoire du cannibalisme religieux – on ne mange plus un vrai corps et, de plus, ce faux corps que l'on mange appartient à un homme / dieu et non à un homme –, mais le fait de manger pour se purifier, pour être pardonné et protégé, pour vénérer et se fortifier, pour rendre grâce, pour plaire et pour se souvenir (« Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi »), n'est-ce pas là le fondement même des mythes sacrificiels de toutes les religions<sup>19</sup> ? Les cultes inca et aztèque sacrifiaient à leur divinité puis mangeaient les sacrifiés,

<sup>17</sup> Tiré de *Âme, te souvient-il ?* de Paul Verlaine

<sup>18</sup> Les anciens servants de messe les reconnaîtront mieux en latin : « *Corpus tuum, quod sumpsi, et Sanguis, quem potavi, adhæreat visceribus meis. [...] Perceptio Corporis tui, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem. [...] Libera me per hoc sacrosanctum Corpu et Sanguinem tuum ab omnibus iniquitatibus meis, et universis malis. [...] Offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis, ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam.* »

<sup>19</sup> ... et celui, également, du mythe profane voulant que l'on acquière les qualités de celui que l'on mange ?

croyant ainsi se rapprocher de leur dieu et se fortifier à son approche ; en Inde, les adorateurs de la déesse Kali mangeaient, pour lui plaire et l'honorer, les vieillards et les malades. Dans le culte catholique, pour compliquer les choses, le dieu change de nature par deux fois, dans un souci de se distinguer des divinités païennes : d'abord il s'incarne, pour se sacrifier et mourir ; puis il renaît sous forme abstraite, pour pouvoir se donner à manger et à boire à ses propres créatures, lesquelles se font alors ogres et vampires (manger la chair et boire le sang d'un dieu fait homme), pendant que le dieu se mue en victime. Victime pure. Victime sainte. Victime sans tache. *Hostia pura. Hostia sancta. Hostia immaculata.* Manger un porc, manger un homme, manger un dieu : où donc réside la différence fondamentale ? la ressemblance fondamentale ? Pourquoi l'idée de manger un semblable nous est-elle insupportable, contrairement à celle de manger un être d'une autre espèce ?

Le cannibalisme pose inévitablement le problème des liens entre les espèces vivantes et de la grille utilisée pour systématiser ces liens, souvent en les hiérarchisant. La question des hiérarchies s'imposera de façon accrue dans les années qui viennent avec l'accroissement du clonage, des greffes d'organes entre espèces étrangères et d'expérimentations de tout acabit. La cause première de l'anthropophagie, c'est l'instinct de survie. Les catégories conceptuelles qui permettent à l'être humain, dans le cours normal de sa vie, de se nourrir d'êtres décrets inférieurs lui permettent-elles également de manger son semblable lors de circonstances extrêmes ? Refuser d'agir de la sorte correspond-il à un suicide ? Que prévoit en cela la morale judéo-chrétienne ? Interdit-elle cette forme-là de suicide ou, au contraire, s'oppose-t-elle au fait de dévorer un cadavre humain même lorsque des conditions ultimes ne laissent d'autre choix pour vivre ? Questions qui peuvent paraître indues ou superflues, mais sur lesquelles elle devra tôt ou tard se pencher si elle veut enfin cesser de faire l'autruche en se concentrant sur les « secrets » de Fatima. Manger un humain, manger un clone, manger un animal. Tout cela n'est-il qu'une question de morale, religieuse ou autre, de catégories et d'interdits culturels, donc de choses humaines, trop humaines, souvent loufoques, mais érigées en systèmes autoritaires ? Manger un clone, manger un enfant, manger un agneau. Raconter à un enfant, le soir avant de le mettre au lit, le conte du *Chat Botté* ou celui du *Petit Poucet* dominés par des ogres effrayants qui le terroriseront – *L'Ogrelet*, pièce de Suzanne Lebeau, nous montre un enfant déchiré entre ses instincts carnassiers et sa soif d'humanité, comme s'il s'agissait là de deux réalités distinctes – ; le conduire ensuite dans une église devant un officiant qui lui fera avaler pour la première fois la chair d'un dieu en tentant de le convaincre que cette chair le rendra heureux ; puis donner en l'honneur de cette première un banquet

où on dévorera un agneau ou un porcelet rôti : voilà qui, dans l'enfance normale des Occidentaux contemporains, passe pour de la « civilisation »... Tant et si bien d'ailleurs qu'en cette année 2000, 86 % des parents québécois choisissent d'envoyer leurs enfants dans un cours de religion catholique à l'école.

Hors de la Terre où nos vivants dévorent parfois nos morts, les mondes au-delà de notre soleil s'entre-déchirent aussi. La vision selon laquelle les galaxies forment de véritables îles solitaires donne une idée peu fidèle de notre univers où règne le cannibalisme galactique et où les petites galaxies irrégulières de l'aube des temps ont été happées par de plus imposantes devenues depuis des géantes voraces. Nous habitons une galaxie cannibale. La Voie lactée a dévoré nombre de ses voisines au cours de son existence. Elle convoite maintenant la chair vaporeuse de ses deux voisins, les Grand et Petit Nuages de Magellan, auxquels elle s'est déjà reliée par un courant dit magellanique, sorte de tentacule de gaz unissant désormais les trois galaxies. Dans cent à deux cent millions d'années, elle les aura phagocytés. Mais l'ogresse devrait se méfier de sa puissance laiteuse, car elle est elle-même dévorée de l'intérieur : en son centre se cacherait en effet un trou noir qui lui mangerait son espace et son temps. Heureusement, le petit voleur de bois de Sainte-Enclave-des-Lacs n'assiste plus à ces drames, terrestres ou galactiques. Il dort, loin déjà. Et sa chair morte est devenue poussière d'étoile.



*Photographie d'origine inconnue, probablement prise par la police russe de l'époque (1921). Brian Moynahan, Les Russes, La traversée du siècle, traduit de l'anglais par Luga Jurgenson, photographies réunies par Annabel Merullo et Sarah Jackson, Paris, Albin Michel, 1994, p. 151.*

*Homme et femme trouvés en possession de chair humaine lors de la famine de 1921 sur la Volga.*